L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS. MERCREDI MATIN, 23 MAI 1888. 61me Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MERCREDI, 23 MAI 1888.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par W. I. Hodgson—Sur les lieux, Avenue de la Louisiane, entre l'Avenue St-Charles et la rue Prytanée, meubles de salon élégants et effets mobiliers.

Par Vincent & Co.—A l'enseigne des rues Poydras et Baronne, marchandises sèches, notions, bas, étagères, vitrines, coffre en fer, installations, droit d'occupation du local, etc.

L'inauguration du gouverneur Nicholls.

Nous venons d'assister à l'inauguration d'un nouveau gouverneur, ou plutôt, d'un nouveau gouvernement—disons mieux encore, d'un nouveau régime qui, tout en n'étant pas la négation, la condamnation du précédent, en est plus que la continuation, plus que le développement, car il est destiné à l'améliorer, à le réformer, à l'asseoir sur des bases définitives, inébranlables.

Les peuples sont un peu comme les individus : ils ne peuvent accomplir qu'une chose à la fois, s'ils ne veulent pas faire courir à leurs entreprises le risque d'un insuccès, sinon d'un désastre. C'était déjà beaucoup pour la Louisiane que de secouer, il y a une douzaine d'années, le joug de ce qu'on appelait alors les carpet-baggers, mon presqu'oublié aujourd'hui; de se débarrasser des étrangers qui étaient venus exploiter le pays et, sous prétexte de le convertir à l'Unionisme, l'avaient littéralement mis au pillage.

On a reproché au Nord d'avoir envoyé ces hommes pour fonder, pour consolider le nouvel ordre de choses. Il n'avait, cependant, pas tout-à-fait tort, en principe; leur présence avait sa raison d'être. C'est dans le choix que le Nord a péché; en cela, il s'est fait autant et plus de mal à lui-même qu'au Sud; il a contribué ainsi à prolonger les malentendus, à retarder la réconciliation.

Si ces hommes avaient été d'honnêtes gens, de véritables politiques, ils eussent rendu d'immenses services. Qui a jamais été plus parfait, plus ardent, plus intraitable unioniste que le général Hancock? Personne n'a, sous ce rapport, fait ses preuves plus, nous dirions volontiers, autant que lui. Eh bien! par son impartialité, par ses aménités, par la justice, par l'inébranlable fermeté de ses procédés, il a exercé une influence éminemment bienfaisante, à l'encontre de Butler qui, par ses persécutions, par ses exécutions, par ses brutalités, ses ignominies, ses rapines, n'a réussi qu'à exaspérer les esprits, à empirer la situation.

Si les malheureux dont nous parlons ont pu, au milieu de leurs vilenies, se faire soutenir par le Nord, c'est qu'ils le trompaient par leurs rapports mensongers, par leurs calomnies. Il a fallu le coup de main désespéré du 14 septembre pour le détromper et éclairer leur esprit. De là aux événements d'il y a onze ans, à la tolérance, nous n'osons même pas dire à la reconnaissance complète et sans détour des droits de la Louisiane, il n'y avait qu'un pas. Ce pas, ce fut le général Nicholls qui eut l'honneur de déterminer le gouvernement de Washington à le faire.

Si nous rappelons ces faits, à l'occasion de sa seconde inauguration, c'est qu'il a été le principal héros de cette bienfaisante révolution et qu'il lui revient la gloire d'avoir dépossédé définitivement les usurpateurs du pouvoir, chassé les voleurs de l'administration, les marchands du temple; c'est que, dans son dernier discours d'inauguration, il a été obligé d'en faire mention lui-même, pour donner la clé de la série des événements qui ont eu lieu depuis.

Toute son administration d'alors a été employée à déblayer le terrain, à lutter contre les préjugés qui n'étaient pas encore déracinés, à rendre possible quelqu'entente entre Washington et la Louisiane.

L'œuvre était superbe; elle a été l'origine du retour de notre gouvernement aux vrais principes de la démocratie, des améliorations, des réformes auxquelles le gouverneur McEnery s'attache son nom. Le général Nicholls a très honnêtement, très impartialement, avec une véritable franchise militaire, rendu justice à tout le bien qui s'est accompli avant sa rentrée aux affaires; il en a noté pour preuve la profonde bienveillance, la parfaite cordialité qui régnent entre l'administration qui descend du pouvoir et celle qui y monte, ainsi que les politesses, les complaisances de la première pour la seconde.

De pareils progrès, politiques et moraux, une si harmonieuse entente entre les adversaires de la veille, devenus les amis, les collaborateurs du lendemain, imposent au gouvernement du général Nicholls de lourdes responsabilités; au lieu de les voiler, de les atténuer, il y insiste, au contraire, et cette insistance même est une preuve du patriotisme, du dévouement qui l'animent. Comme il le dit fort bien et avec une rare bonne foi. "Nous mettons le pied sur le seuil d'une nouvelle existence; nous sortons des ténèbres du passé pour entrer dans la lumière de l'avenir, dans une nouvelle ère de prospérité, de bonheur : voilà le but que nous avons devant les yeux; notre devoir est de prendre le vrai, le seul chemin qui y conduise."

Le gouverneur entre alors dans des détails intéressants, tels que la question des levées, celle du commerce, celle des travaux publics, celle de la quarantaine, celle de l'instruction publique, celle des améliorations dans les procédés de culture, d'où dépend la prospérité de l'industrie agricole. Nous devons insister principalement sur la levée des impôts et, spécialement, sur la façon dont ils seront employés. Il faut—c'est le général qui le dit lui-même—que tout contribuable soit bien convaincu par les faits qu'il ne verserà jamais dans les caisses de l'Etat un sou dont il ne soit fait un usage, non seulement parfaitement honnête, mais le meilleur possible. Quiconque est animé de cette confiance, ne refusé jamais de s'acquitter de ses obligations envers le gouvernement, parce qu'il sait que, sous cette forme, la plus petite obole versée rend au centuple.

Nous ne voulons pas nous bercer de sottes illusions à propos des améliorations publiques. Nous savons bien que nous sommes pauvres, que nous avons beaucoup à faire et peu d'argent en caisse. Mais nous n'ignorons pas, non plus, qu'il y en a toujours assez, quand il est bien employé et que l'on sait sagement régler ses dépenses sur des recettes assurées. Ne faire des affaires qu'en comptant sur les revenus d'assessements honnêtement établis et promptement perçus—telle est la source du bien-être, de la prospérité pour les Etats comme pour les particuliers. Le général Nicholls ne ferait-il que cela, qu'il aurait droit à toute la reconnaissance de la Louisiane, villé et campagnes.

—Troipoff fait une visite de digestion chez une dame qu'il connaît à peine. Une araignée apparaît soudain au plafond de la salle :

—Savez-vous, chère madame, ce que cette araignée signifie?

—Araignée le matin, signe d'ennui.....

Chaque année accroît la popularité du Pectoral Cerise d'Ayer. Recommandé pour toutes les affections des poumons.

C'est tout faire pour acquérir des forces et de l'embonpoint.—Prenez de l'Emulsion de Scott avec hypophosphites après chaque repas; elle est aussi agréable au goût que le lait et se digère facilement. La rapidité avec laquelle les gens délicats en éprouvent du bien est prodigieuse. Buvez-en et faites-vous peser ensuite. Comme remède pour la consomption, les maux de gorge, les bronchites, cette émulsion n'a pas d'égale. Lisez ce qui suit : "J'ai prescrit de l'Emulsion de Scott à un enfant de huit mois avec un excellent résultat. En peu de temps il avait gagné quatre livres."—Thos. Prim, M. D., Alabama.

M. Chevreul et la Bastille.—M. Chevreul, le centenaire, qui a connu la vraie Bastille, est allé visiter la reconstitution du célèbre donjon.

Les organisateurs de l'Exposition rétrospective, dit un journal de Paris, ont eu l'autre jour une grande joie : la visite de M. Chevreul.

Vous comprenez, on a beau s'être conché tard, on a beau tous les renseignements, avoir pâli sur les plans, quand on fait sortir de terre un quartier qui a la prétention d'être une exacte reconstitution historique, on n'est pas fâché de recueillir l'approbation d'un témoin oculaire.

L'architecte tenait à présenter l'un à l'autre M. Chevreul et la Bastille.

L'entrevue a été extrêmement touchante. Du plus loin qu'il a aperçu le monument, M. Chevreul a couru vers lui de toute la vitesse de ses jambes centenaires.

—Je la reconnais, disait-il avec de petits hochements de tête, je la reconnais à merveille. C'est ici que je venais jouer aux billes après mon gevrage. Je sais sûr que la fossette y est encore!

Ne pensez vous pas que ce témoignage d'un ancien habitant du quartier a dû être, pour les artistes qui ont travaillé à cette reconstitution, la plus douce des récompenses?

Cueillette chez les salonniers :

Au moment où tous les salonniers produisent, tous les clichés convenus apparaissent dans certains comptes rendus; quelques-uns sont heureusement modifiés : en voici quelques exemples :

....Bravo monsieur X...., vos canards sont très bien empâtés.

....Tout en reconnaissant les grandes qualités de peintre, je ne puis m'empêcher de déclarer que ce cadavre manque de vie et de mouvement.

Quel ravissant enfant que le petit Pierre! On s'explique aisément les grandes espérances que fonde sur lui sa famille.

Son père, qui depuis longtemps lui promettait un vélocipède, lui disait :

—Je te l'apporterai ce soir; mais comment faut-il le prendre?

—Sans qu'on te voie, papa!

M. Kolb-Bernard, doyen d'âge du Sénat, vient de mourir dans sa quatre-vingt-dixième année.

C'était l'un des hommes les plus considérés du parti conservateur et catholique. Député du Nord au Corps Législatif sous l'Empire, il s'était rallié au gouvernement impérial.

En 1871, envoyé par ses électeurs à l'Assemblée Nationale, il fit partie de la droite monarchique, puis fut élu sénateur inamovible en 1876.

Depuis un an, il n'assistait plus aux séances du Sénat, à cause de son extrême faiblesse.

Boireau a fait faillite, comme marchand de vin. Il avait avalé, de concert avec ses amis, tout le fonds de sa maison.

—Ça vous fait de la peine? demanda quelqu'un à Mme Boireau.

—Oui, murmura celle-ci; mais, voyez-vous, mon mari était pas bon, il avait la maladie de boire.

Un musicien donnait sa leçon à une de ses élèves, devant un voyageur, qui revient des colonies.

—Ah! s'écrie tout à coup le voyageur : C'est à Madagascar qu'une "blanche" vaut deux noires!"

Dans le monde.

La comtesse sert elle-même le thé à ses visités.

Guibollard, raffiné et en pique de galanterie.

—Ah! Madame, vous êtes la grâce même; on consentirait à ne rien boire, pourvu que ce fût versé par vos mains.

Histoire d'un crâne.

Parmi les objets qui figurent à l'exposition musicale de Bologne se trouve le crâne de Donizetti.

Et sait-on où on l'a découvert? Chez un charcutier de Bergame qui en avait fait une sébile pour des sous.

Au tribunal correctionnel.

Un cheval de retour comparaît pour ivresse devant les juges.

—Vous étiez en état d'ivresse manifeste! dit le président.

—Non. Pas manifeste du tout. Je ne la voyais pas moi-même!

Les facéties du *Tam-Tam* :

Commodore à Brin d'Amour.—Comment fais-tu donc pour avoir toujours des gants aussi *frais*?

Brin d'Amour à Commodore.—Parbleu! je les mets dans une armoire à *glace!*

Législature.

Ballottage pour le second Sénateur à Washington.

Baton Rouge, 22 mai.—Grande excitation à propos de l'élection du Sénateur "junior."

Quatre scrutins de ballottage ont eu lieu, sans aucun résultat; en voici les chiffres :

1.	White	36
	Eustis	36
	Jonas	31
	Blanchard	12
2.	White	36
	Dustis	36
	Jonas	31
	Blanchard	11
3.	White	37
	Eustis	37
	Jonas	30
	Blanchard	12
4.	White	37
	Eustis	37
	Jonas	31
	Blanchard	10

Il est évident que M. Blanchard n'ira pas plus loin. Quant à M. Jonas, ses partisans perdent tout espoir. Ses voix vont, dit-on, grossir celles de M. Eustis. En tout cas, le conflit n'existe plus qu'entre MM. Eustis et White.

Convention d'immigration d'Etat.

Bâton Rouge, 22 mai—Le Col. Moorman et M. H. H. Baker, les promoteurs de l'immigration, sont arrivés, hier, à Bâton Rouge. Une convention d'immigration comprenant les membres du du comité exécutif de l'Association d'Immigration d'Etat et les directeurs nommés par les paroisses, s'est réunie à 11 heures, dans la Salle Martha Washington. Mais elle n'est ajournée immédiatement à aujourd'hui, 10 heures, au Pike's Opera House. La réunion a été très enthousiasto. On compte sur de très beaux résultats.

LOUISIANE.

Le *Courrier*, Opelousas, paroisse St. Landry, du 19 mai :

Nous avons eu un beau temps, toute la semaine. Les planteurs mettent leurs récoltes en bon état; la perspective est encourageante, mais il nous faudrait un peu de pluie pour abattre la pousière et activer la végétation.

—La nouvelle récolte de pommes de terre arrive maintenant sur le marché, mais le reudement est faible, attendu qu'il y a eu beaucoup de sécheresse, pendant la saison de la pousse. Les prix, par baril, qu'on avait prédits, ne sont pas encore réalisés, à cause des cotes assez faibles des marchés du Nord.

—Nous avons beaucoup de mûres, cette année. Pourquoi ne les ramassons-nous pas maintenant, et ne les faisons-nous pas sécher, comme cela se pratique dans la Caroline du Nord? Nous pourrions en tirer un beau bénéfice. Dans cet Etat, on en fait un excellent vin médicinal, un spécifique de premier ordre pour les maladies d'entrailles.

—On nous écrit de Hanaville :

Les fermiers de notre voisinage sont très affairés. Les uns sarclent leur maïs; les autres travaillent leur coton, préparent leur terrain, pour y semer du foin et du millet. La mûre a bonne apparence; une bonne ondée en hâterait la pousse. Les pommes de terre nouvelles sont abondantes; quelques-unes sont très belles. Les aubergines, betteraves, laitues, radis, pois, haricots, viennent à merveille. On y fait miem. Sur les bayous Elm et Crocodile, les fermiers ont de bonnes récoltes, cette année.

Nous avons rencontré deux fermiers campés dans notre village. Il y a deux mois, nous ont-ils dit, qu'ils sont partis de chez eux, du Nebraska, dont ils fuient le climat; ils se rendent à Jennings, poussant devant eux leurs bestiaux et conduisant leur attelage. Ils sont enchantés de venir vivre sous le doux climat de la Louisiane.

La semaine dernière, le *Town Talk* était plein de nouvelles sur l'immigration, sur les constructions de chemins de fer devant aboutir à Alexandrie, la future métropole de la Louisiane

—Les personnes qui négligent de se soigner lorsqu'elles ressentent les premières atteintes du rhumatisme, s'exposent à une cruelle agonie. Pour éviter un tel mal, il faut boire du Hostetter Stomach Bitters". On prend mal en se tenant dans des courants d'air surtout s'il y a prédisposition au rhumatisme. Il est parfaitement difficile de triompher de la maladie si l'on se traite à temps; mais il est impossible si l'on tarde trop. L'efficacité du Bitters à guérir le rhumatisme est démontrée par son efficacité à le prévenir. C'est aussi un remède, bien supérieur aux poisons végétaux et minéraux que l'on prend. Il guérit non seulement le rhumatisme, mais aussi la fièvre ague, l'état bilieux, la constipation et la dyspepsie.

Le Livre du Général.

On a déjà annoncé que le général Boulanger travaillait à un ouvrage sur la Guerre de 70. Ce livre paraîtra d'abord en livraisons populaires; on distribuera *gratuitement* 2,500,000 exemplaires des deux premières livraisons par toute la France.

Le titre de l'œuvre est ainsi disposé sur la couverture :

L'Invasion Allemande

PAR

le général BOULANGER.

Sur la première page est un fantassin, en tenue de campagne, la capote relevée, le pantalon dans les guêtres, l'arme au pied, dans une attitude calme. Comme fond, la frontière; au loin, la forêt Noire et, dans le soleil qui se lève, la silhouette de la cathédrale de Strasbourg.

L'ouvrage débute par une lettre du général ainsi conçue:

Amis lecteurs,

Mes adversaires me reprochent encore comme l'apôtre de la guerre.

A vous de juger, en lisant ce livre d'un patriote qui n'a d'autre inspiration que le haut sentiment de la dignité nationale.

Général BOULANGER.

15 avril 1888.

Cette date du 15 avril n'est pas choisie au hasard. C'est celle de l'élection du Nord.

Comme préface, le général a écrit une déclaration de principes fort longue, mais que le *XIXe Siècle* a donnée *in extenso*; la voici, d'ailleurs, et nos lecteurs la pourront apprécier :

Le peuple, dans un Etat démocratique institué sur le suffrage universel et sur le service militaire obligatoire, possède deux armes pour défendre ses droits civiques et pour protéger son indépendance nationale.

Par le bulletin de vote, il manifeste ses aspirations et ses volontés à ceux qui acceptent la mission de les faire triompher.

Par le fusil, il veille à la sécurité de la patrie contre toute agression du dehors qui la mettrait en danger.

J'estime que tout homme qui détient, soit un mandat dans les conseils électifs, soit un commandement dans les troupes, a pour premier devoir de contribuer à l'éducation politique ou militaire de la nation.

Il ne suffit point, en effet, que le peuple ait entre les mains les moyens d'assurer sa souveraineté chez lui et son prestige au dehors.

Il faut encore qu'il en connaisse l'usage.

Contraint, par les exigences de son labeur quotidien, de déléguer ses pouvoirs, il ne peut faire que de mauvais choix s'il ne sait discerner ses véritables intérêts et apprécier les titres des hommes qui s'offrent à lui pour les représenter. Que les mandataires ne soient ni prévoyants ni prudents, l'ignorance même des dangers le poussera, par quelque manifestation intempestive, à compromettre les meilleures causes, à les perdre et peut être à courir droit vers une catastrophe.

Le législateur et l'officier se trouvent dans l'obligation de jouer ici le rôle d'éducateurs.

Au premier appartient tout le domaine des affaires intérieures.

Au second est ouvert le vaste champ des affaires extérieures.

Ainsi renseignés, instruits, éclairés, les citoyens d'un grand pays libre sont amenés pas à pas vers la lumière.

La vérité se fait jour dans les esprits.

Les solutions logiques et applicables s'imposent d'elles-mêmes à l'opinion publique.

Les réformes se succèdent sans secousse.

Le progrès suit sa marche assurée vers le but que lui assigne la civilisation.

Ce serait toutefois une erreur de supposer qu'il y a une ligne de démarcation absolue entre la politique intérieure et la politique extérieure.

Elles sont, au contraire, solidaires l'une de l'autre, car elles ont un objectif commun, et cet objectif, c'est la satisfaction des intérêts moraux et matériels du peuple, le respect du drapeau national.

Il est de toute évidence que le sort de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, des sciences, des lettres et des arts dépend des institutions qui doivent assurer leur développement au delà des frontières et favoriser leur expansion au delà.

C'est le peuple qui laboure, qui ensemence, qui aménage.

Il faut aussi qu'il récolte, qu'il emmagasine et qu'il profite.

Cette juste rémunération de ses efforts, de ses veilleés, de ses peines, de ses souffrances, non seulement il a le droit de la revendiquer, mais encore de la garantir en se donnant une législation politique conformé à ses véritables intérêts et en établissant des lois militaires proportionnées à l'étendue des dangers.

C'est dans le choix de ses institutions que le peuple peut trouver la double protection qui lui est nécessaire contre les usurpations du dedans et les convoitises du dehors.

Les institutions, dans un Etat démocratique, sont donc les seules bases, les seules ressources, les seuls éléments de sa vie sociale et politique, de son existence nationale.

Les hommes, si haut qu'ils s'élèvent, ne sont rien qu'autant qu'ils concourent à l'établissement, à la consolidation, à l'achèvement, à l'entretien de cet immense édifice.

Que l'on scrute les détails de cette coopération de tant d'ouvriers de mérites si divers à une même œuvre, on que l'on en contemple l'ensemble de haut, il est impossible d'apercevoir une ligne de démarcation entre les cellules de cette ruche immense, car la séparation que l'on prétend y introduire est purement conventionnelle.

Le but seul se dresse bien visible à l'horizon, et pour l'atteindre il n'est qu'une voie, celle qui y conduit tout droit par la concentration d'efforts qu'inspire un sentiment unique : la grandeur de la nation.

Quelques hommes à courte vue pensent autrement.

Ils prétendent implanter dans notre pays cette doctrine, que l'armée n'a d'autre mission que de se taire et de se battre.

Mais, si c'est l'armée qui porte l'épée, c'est la politique qui lui ordonne de la laisser dans sa gaîne ou de la brandir au clair.

Or, à notre époque où les armées ne sont autres que les nations elles-mêmes prêtes à se ruer les unes contre les autres, peut-on imposer à des hommes la désespérante obligation d'assister en silence, les bras croisés, au spectacle lamentable d'erreurs et de fautes qu'ils jugent dangereuses au suprême degré pour la patrie, et, le jour du péril venu, leur dire ensuite :

"Nous ne comptons plus que sur vous maintenant pour nous tirer du précipice : si nous y sombrons, c'est votre nom, c'est votre dignité, c'est votre honneur qui seront les premières victimes du cataclysme."

Je me refuse, quant à moi, à jouer ce rôle de bouc émissaire. Si je prends cette détermination, c'est que la guerre de 1870, par ses causes, par ses revers et par ses conséquences, renferme des enseignements que j'ai longuement médités et qui m'ont indiqué mon devoir.

J'aurais été toutefois incapable de m'y résoudre, je le sens, s'il avait fallu me décider à la veille ou au courant des grandes rencontres qu'un avenir, peut-être plus prochain qu'on ne le suppose généralement, paraît nous réserver, et je me félicite que la mesure imméritée qui m'a si cruellement frappé ait été prise en pleine paix.

Ce n'est point, d'ailleurs, que je me considère comme dégagé de mon devoir de soldat, de Français, de patriote.

Ce devoir, j'entends l'accomplir jusqu'à mon dernier souffle.

Il n'est heureusement pas indispensable d'avoir constamment une épée à la main, pendant la période de trêve armée qui pèse sur l'Europe, pour prendre un fusil, courir à la frontière et y mourir obscurément, il est vrai, mais gloriesusement, dans les rangs des modestes combattants.

Les réflexions qui précèdent ont souvent hanté mon esprit, alors que, seul, absolument séparé des préoccupations quotidiennes que ma situation militaire m'a créées dans ces dernières années, je me retrouvais face à face avec la lourde responsabilité du rôle qui m'incomberait peut-être un jour devant l'ennemi.

C'est sous l'empire de ces sentiments que j'ai étudié pour moi les grandes leçons qui se dégagent de l'année terrible.

La situation qui m'est faite ou me donnant toute liberté de publier mes commentaires, j'en profite.

J'ai cru qu'il était nécessaire de placer au frontispice de cet ouvrage quelques considérations générales sur la solidarité des affaires intérieures et extérieures d'un grand Etat démocratique, sur la connexité absolue des intérêts moraux et matériels d'un grand peuple libre, à quelque point de vue que l'on envisage les constitutions sociales, politiques et militaires.

Je n'y reviendrai plus.

C'est en soldat maintenant que je veux parler et, je le répète, c'est au peuple surtout que je m'adresse, c'est-à-dire à ces millions de poitrines humaines qui forment encore la plus sûre et la plus redoutable des murailles contre les agressions de l'ennemi.

J'estime qu'en écrivant ce récit populaire d'une guerre que notre gouvernement n'a encore fait connaître par aucun document officiel, j'aurai rendu service à mon pays.

N'est-ce pas une œuvre patriotique qu'éclairer les masses sur leurs droits et leur enseigner leurs devoirs?

La pensée que je vais faire enfin pénétrer la vérité dans la mansarde et dans la chaumière, dans l'atelier et dans la ferme, au milieu des centres industriels comme au fond des campagnes, me donne, dès à présent, la plus douce et la plus haute des satisfactions.

J'ai la conviction qu'après avoir suivi avec moi ces grands événements qui se déroulent depuis le franchissement du Rhin par l'armée allemande jusqu'aux derniers jours de cette sublime résistance dont Gambetta fut l'admirable inspirateur, le peuple français puisera dans l'étude des faits, dans leur comparaison avec le passé, dans leurs conséquences sur le présent, dans leurs exigences pour l'avenir, le sentiment de sa valeur, de sa force, de sa supériorité et de ses magnifiques destinées.

Cette conviction est inébranlable.

Mais je ne m'adresse pas qu'à la population virile.

Je fais également appel à la femme, dont l'influence est si grande dans notre France.

Croyez bien, vous toutes, aïeules, mères, épouses, fiancées, filles et sœurs, croyez bien qu'à notre époque et dans la situation actuelle de l'Europe, il n'y a pas d'intérêt qui vous touche plus directement que celui de la défense nationale.

Donnez-nous une génération vigoureuse, solidement trempée au moral et au physique, et vous aurez accompli dignement votre tâche.

Je souhaite, de toute mon ardeur de patriote, que l'épouvantable fléau de la guerre nous soit longtemps encore évité.

Malheureusement, les destinées d'un grand pays sont quelquefois indépendantes des vœux et des volontés de ses enfants.

La guerre peut éclater soudain.

Nous devons envisager froidement cette calamité humaine et nous y préparer tous indistinctement, si nous voulons que la tempête sûr courte et que l'ouragan ne nous terrasse pas.

Pour arriver efficace à cette grande éducation patriotique, je ne connais pas de méthode plus précieuse que l'enseignement par les faits.

C'est dans cette intention que je livre à la publicité les pages suivantes où j'ai analysé et étudié, avec la plus complète impartialité, les événements et les faits de 1870, m'efforçant d'en tirer les enseignements qui forment encore la plus sûre et la plus redoutable des murailles contre les agressions de l'ennemi.

Une voyante.

La ville de Chartres possède en ce moment, dans une rue écartée, une personne qui se prétend favorisée de fréquentes entrevues avec Jésus et avec la sainte Vierge. Elle a nom Mathilde M.....; mais, en vertu d'un ordre d'en haut, elle a renoncé à ce banal état civil pour se faire nommer Marie-Geneviève du Sacré-Cœur, et le Christ, dans ses apparitions, l'a appelée son "épouse-victime." Elle a reçu des instructions très précises. Il faut, à bref délai, créer à Loigny une congrégation d'épouses du Sacré-Cœur de Jésus-Pénitent. Qu'on se hâte d'acheter une maison et d'y installer au moins sept ou huit personnes, noyau de l'institution future. A ce prix seulement, la France pourra échapper aux plus terribles châtiments et le roi légitime prendre possession de son trône. Il est à noter que le village de Loigny n'est pas désigné au hasard. Cette localité siée dans le diocèse de Chartres, en 1466, à la fin de 1870, rappelle d'un combat qui a été la suite de celui de Patay, où se sont principalement distingués les zouaves pontificaux et dont l'anniversaire est, par suite, célébré d'une façon tout ecclésiastique. C'est à Loigny qu'a été récemment inhumé, suivant son vœu, le général de Sonis. Il y a donc là réunis un souvenir vivace des épreuves de l'année terrible et comme l'ébauche d'un pèlerinage religieux. La révélation divulguée par Mathilde M..... ne semblait donc pas, à première vue, de nature à déplaire aux âmes pieuses. Il se fonde fréquemment de nouvelles communautés féminines dont les débuts sont les plus modestes sont parfois destinées à des développements imprévus, et l'acquisition d'une maison propre au logement de sept ou huit premières adhérentes n'est pas irréalisables à la propagande d'une foi agissante.

Mais il y a dans les révélations divulguées par l'épouse-victime un détail qui a dû éveiller quelques susceptibilités. Elle annonce que l'œuvre nouvelle doit aider le roi à monter sur le trône; mais elle a son roi à elle. Il n'a pas nom Philippe VII, mais Charles XI. On songe d'abord à Don Carlos : ce n'est sans doute pas de lui qu'il s'agit; car le futur Charles XI, prince du Sacré-Cœur, est désigné au attendant comme un Louis-Charles de Bourbon et, sauf erreur, Louis manque à la riche collection de prénoms de don Carlos; don Juan et don Jayme étant pareillement hors de cause, ce n'est pas pour les princes d'Espagne que travaille la voyante. Louis-Charles, c'étaient les prénoms du fils de Louis XVI; ce sont ceux qui se lisent sur les tombes de Richemont, de Naundorff et de quelques-uns de leurs émules peut-être; mais un Louis XVII à cette heure devrait avoir ou se donner l'âge de cent trois ans moins quelques jours : c'est une carrière perdue. Quel que soit au vrai le Charles XI protégé par Mathilde M....., ses prétentions ne sont pas encore reconnues de tous les monarchistes, et c'est sans doute une raison pour que l'attention de l'autorité diocésaine ait été attirée sur des écrits qui, pour le reste, ne se distinguent pas sensiblement des petites brochures édifiantes qui se débitent à la douzaine ou au cent dans le quartier Saint-Sulpice et dans le voisinage de tous les sanctuaires.

L'évêque de Chartres a, par ordonnance, constaté qu'aucun signe ne prouvait la vérité des révélations dont Mathilde M..... se dit favorisée; par suite, il lui faisait défense de les communiquer à qui que ce soit et ordonnait qu'elle resterait privée des sacrements tant qu'elle n'aurait pas fait pleine et entière soumission. Cette ordonnance a été notifiée manu-scrite à la voyante, qui n'en a tenu aucun compte. L'évêque s'est décidé à la faire publier. Il ne paraît pas qu'elle ait fait plus d'impression. L'évêque met les fidèles en garde contre les ruses du démon; mais la voyante, interrogée par des curieux sur ces démêlés, s'est bornée à répondre avec fureur : "Le diable possède même les évêques."

Le diocèse de Chartres a été de tout temps propice à ces merveilles. Sans parler des guérisseurs, les amateurs l'histoire ancodotique connaissent les apparitions de Martin, l'inspiré de Gallardon, qui prophétisait sous la Restauration. L'évêque Clausel de Montals, qui fut fort jaloux de son autorité disciplinaire, eut souvent maille à partir avec des prêtres ou des laïques récalcitrants qui communiquaient trop directement avec la divinité.

Toutes les apparitions n'ont pas le même succès et les censures épiscopales ont parfois le dernier mot; c'est ainsi que vers 1875 le cardinal Donnet en finit avec une voyante à qui la Vierge apparaissait au Foutet, non seulement pour faire l'éloge du comte de Chambord, mais pour annoncer son avènement à date fixe, ce qui était une grave imprudence de la part d'une puissance céleste aussi considérable.

Il n'est pas probable que la voyante de Chartres trouve de longtemps de l'appui dans le clergé diocésain pour résister à l'évêque; mais elle recrute au lois des prôneurs. Elle fait imprimer ses révélations à Saint-Malo.

Lu dans le *Charivari* :

—La dissolution, mon cher, il n'y a que ça. Notre pauvre République est bien malade; il n'est que temps d'envoyer au diable ce tas d'impuissants bavards de parlementaires qui l'épuisent.

—Pardon, pardon; il me semble, au contraire, que si la République est malade, c'est le moment ou jamais de garder la Chambre....

Décédée, hier, à 9 heures du matin, à l'âge de 45 ans et 7 mois, JOSÉPHINE BIRI, épouse d'Ignace Biri et sœur de Victor Biri, native de France et résidant dans cette ville depuis 45 ans. Les amis et connaissances des familles Biri, ainsi que les membres des Associations de Bienfaisance des Jeunes Gens, des Fils de la Louisiane, des Lusitanes Portugais et de la Compagnie de Pompe No 1 de Milneburg, sont invités à assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, à 3 heures de l'après-midi. Le convoi partira de sa dernière résidence, No 259 rue Bourbon, entre Hôpital et Ursulines.

ERNEST C. VILLERÉ,
15 rue Carondelet,
Importateur et marchand de Vins fins, Cognacs, Whisky de fantaisie. Vins rouges et blancs en caisses et en bouteilles, Cognacs, Sherries, Vins de Porto, Rhin, Oiac, Vins de Californie, Cordiaux, etc. Champagnes de Deibeck & Cie., Whiskies célèbres de Cahn, Bett & Cie. 10 déc—1an

LE DOCTEUR JUST TOUATRE, de la Faculté de Médecine de Paris ayant pris charge du Office du docteur J. Bonde, pendant sa dernière maladie, continuera les consultations tous les jours de 2 heures à 4 heures, au No 141 rue Canal, coin Bourbon. Le docteur Touatre ne s'absentera pas durant l'été.
Résidence : 163 rue des Ursulines, entre Remparts et Ste Claire.
10 mai—1m

Nouvelle Orleans, 12 mai, 1888.
Le Dr. H. Bayon, Sr., médecin de la Faculté de Paris, informe respectueusement le public qu'il se tient à sa disposition jour et nuit, et qu'il n'a jamais cessé d'exercer sa profession comme certaines personnes ont bien voulu l'insinuer.
Résidence et office, 125 rue Bourbon; heures de consultation, 9 à 10 a. m. Dr. H. Bayon, Jr même office—Consultations, 2 à 4 p. m.
17 mai—1m

Nouvelle-Orléans, 19 mai 1888.
Bureau des Eau-Courantes Co.—Coin Jackson et Tchoupitoulas, Nouvelle Orléans, Lus.—A une assemblée du Board de Directeur tenue le 5 mai 1888, un dividende de 10 pour cent par action a été déclaré payable à partir du 25 mai prochain.
H. ENGELHARDT, Secrétaire.
19 mai—1 sem.

LEON QUEYROUZE,
"GEOUZE" EN GROS,
Importateur de
VINS ET LIQUEURS
Et marchand de
Produits des Campagnes et de l'Ouest,
97 RUE DE ATHÉ.

ELKIN & CO.,
100.....Rue du Canal.....100
Nouveau Stock
TAPIS
Moquettes, Velours, Brussels, Ingrain
Aux plus bas prix.
RIDEAUX
Des derniers modèles et des genres les plus nos veaux en Crête, Colbert, Suisse et Nottingham.
Portières Turcoman et de Vienne, Corticine, Toile Cirée Linoleum.
Vassortiment complet de Tapisserie d'Etoffes pour Rideaux.
13 août—

DATE DE FONDATION, 1805
COMPAGNIE
D'ASSURANCES
— DE LA —
NOUVELLE-ORLEANS.
New Orleans Insurance Company of New Orleans.
Etablie en 1805.
BUREAUX : 3 rue Carondelet entre Canal et Commune.
Capital - $500,000
J. TUYES, Président.
A. SCHREIBER, Vice Président.
JOSEPH A. HINCKS, Secrétaire.
Assure contre les risques de feu, de mer et de rivières, aux taux les plus réduits.
DIRECTEURS :
CHAS. T. DUGAZON, EDWD. J. BOBET, PIERRE POUTZ, H. GALLY, D. PAYJO, A. SCHREIBER, CHAS. E. SCHMIDT, THEO. BRIERRE, JULES TUYES, H. LAROUSSINI, GUS. WITTOT, J. W. HINCKS.
24 fév '88—1an.

CONSULAT DE FRANCE
—A—
LA NOUVELLE-ORLÉANS.
BUREAUX 135 RUE GRAVIER
Ouverte de 10 h. du matin à 3 h. P. M
Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent.
En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.
1er mai 1888.
Liste de publication.

Ardisson Honoré	Juca Bernard
Baratto Victor Albert	Rasebol Gustave
Berna d'Pierre	Ruhne Frédéric
Beaujeu famille	Labiste Jean Pascal
Carré Mme Veuve	Lacoste Jean Marie
Castay Victor	Lathacar Pierre
Cazalis Jean	Lambouroux Jacques
Casaban Lafitte Marcel	Larrutz Veuve
Collet Dr Joseph	Lefon Delis Angélina
Darré Vve Firmin	Lemonnier Séverin Léonard
Dastillion Vve Germain	Lanfant Cesaire
Destouet Jacques	Mailhes ou Mailles Joseph
Ducasse Marie	Manen Pierre
Duphé Julien	Masonelly Mme Vve Julie Horace
Fabre Pierre Louis	Pajot Edouard
Froment Claude	Poinson Pierre
Garlepied Edward	Poujade Henri
Garlepied Gaston Laurence Pierre	Quesnel Victor
Gourieux Emile	Quesnel Victor Henry
Henry Flavien	Rebourg F Emile (2)
Henry Pierre	Richard Auguste
Hourtan Jean Baptiste	Roybre Pierre
Hugues Louis Marie	Sayn Paul Jules
Jagon Célestin	Simian Philippe
Jayet Gaspard	Vill